

# BULLETIN

ABONNEMENT :

Un an. . . . . \$1 00

Un numéro. . . \* 05

BUREAUX :

135, Wooster street,  
New-York.

DE L'UNION REPUBLICAINE DE LANGUE FRANÇAISE.

PREMIERE ANNEE.

New-York, 15 Mai 1870.

NUMERO 8.

Le BULLETIN ne publie que les manuscrits acceptés par les SECTIONS et communiqués par les SECRETAIRES.

## A NOS LECTEURS.

Les révolutionnaires socialistes de New-York ont enfin une imprimerie à leur disposition.

Après avoir formé plusieurs sections et s'être affiliés à l'Union républicaine de langue française de St-Louis (Missouri), ils ont créé un organe : le *Bulletin de l'Union républicaine*, pour publier les travaux de leurs sections et ceux des autres sections correspondantes.

L'existence de leur Bulletin mensuel une fois assurée, ils ont songé à le faire paraître plus souvent et surtout régulièrement; mais convaincus que cela ne leur serait possible que lorsqu'ils auraient une imprimerie à eux, ils ont dirigé leur attention sur ce point.

La célébration de l'anniversaire de la république de 1848 leur a paru être une excellente occasion pour obtenir les premiers fonds nécessaires à leur entreprise, et ils se sont empressés de la saisir.

Organisé par quelques membres dévoués de l'Union, un banquet a été offert le 24 février aux socialistes révolutionnaires de New-York.

Leur nombre a été considérable et le banquet splendide. Les recettes de la soirée ont dépassé les dépenses de \$204.95. Ce surplus, comme cela avait été décidé à l'avance, a permis d'acheter l'imprimerie désirée.

Cette imprimerie a été mise au service des typographes des sections de New-York.

C'est le premier pas fait vers cet idéal social qui veut que le crédit soit gratuit et mutuel entre le travail et le capital, et que la société mette à la portée de tous les instruments de travail dans des conditions telles, que l'individu voie ses intérêts s'harmoniser avec ceux de la collectivité.

A l'heure qu'il est, l'Union a deux modes de manifestation : un journal dans lequel chacun pourra réclamer en faveur de ses droits lésés, faire entendre ses plaintes, exposer ses griefs et raconter ses souffrances; tonner enfin contre les injustices multipliées dont lui ou ses frères travailleurs sont souvent victimes; et une imprimerie créée spécialement pour le service de la République sociale des peuples, destinée à imprimer au prix du coût toutes les brochures, tous les livres et journaux servant à la propagande socialiste et révolutionnaire, et où plus tard tous les typographes pourront travailler à des conditions d'indépendance et de dignité qu'ils ne peuvent trouver nulle part ailleurs.

Ensuite, on pourra sans doute, — et pourquoi non, si on le veut! — créer une librairie et plusieurs autres branches de production; mais il sera temps d'en parler quand le moment de les organiser sera venu.

Dorénavant, le *Bulletin* paraîtra régulièrement le 1er et le 15 de chaque mois, et nous espérons inaugurer l'année 1871 par un journal hebdomadaire.

Ceci dit, nous prions ceux de nos abonnés qui n'ont pas encore payé, de nous faire parvenir le plus tôt possible le montant de leur abonnement.

Un dernier mot :

Nous prions de nouveau les secrétaires correspondants de nous envoyer le compte-rendu des travaux de leurs sections respectives, afin que le *Bulletin* soit, de fait comme de nom, l'organe de l'Union républicaine toutentière.

## De l'Éducation des Adultes.

Dans une discussion sur l'éducation un citoyen s'exprime ainsi :

Établissez votre république, disait-on à Platon. — Donnez-moi des hommes, répondait-il.

Eh bien! citoyens, quand on parle de régénérer l'éducation publique, c'est le cas de dire aussi; Donnez-nous des professeurs.

Plusieurs siècles de despotisme nous ont inculqué ce mandit préjugé: Il y a dans le monde des grands et des petits, des supérieurs et des inférieurs. Trop souvent encore, nous nous inclinons devant ce que l'on appelle: l'homme de talent, l'homme d'élite.

Nous commençons, il est vrai, à secouer les langes du passé, à comprendre qu'il n'y a ni hommes supérieurs ni races supérieures.

A force de les avoir vus à l'œuvre, ces êtres privilégiés, ces intelligences d'élite, nous finissons par nous dire :

De tels, c'est quelques choses, et de près, ce n'est rien.

Mais hélas! si nous réclamions tous la liberté pour l'homme, beaucoup la nient pour celui qui en aurait le plus besoin: l'enfant.

Sans doute, si nous fatiguons l'élève de leçons dont il ne comprend pas la portée, de langues mortes dont il ne sent pas l'utilité, d'études qu'il ne peut ni comprendre ni apprécier, par cela même qu'elles sont au-dessus de son âge, sans doute, dis-je, la fibre devient un complément nécessaire de l'éducation. Mais au contraire, si nous savons nous mettre à la portée de l'enfant, si nous comprenons qu'il y a chez elle un fond de curiosité insatiable qu'il suffit d'alimenter, oh! alors, nous verrons que la liberté est possible pour l'enfant comme pour l'homme, et que, si la contrainte est parfois nécessaire, c'est plutôt à l'impuissance du maître qu'au mauvais vouloir de l'élève qu'il faut s'en prendre.

Mais nos professeurs, habitués aux routines universitaires, forcés quand même de suivre ces routines dans leur pratique journalière, peuvent-ils comprendre cela?

Hélas! l'esclavage est encore si près de nous, que l'étude attrayante, tout comme le travail attrayant peuvent à peine se concevoir.

Et cependant, la nature a mis chez tout homme un désir insatiable de liberté, un besoin invincible de résister à toute oppression; voilà pourquoi nous convoitons toujours le fruit défendu. Faire ce qu'on défend, c'est protester, c'est affirmer qu'on est libre. L'enfant proteste contre les caprices de la nourrice, l'écuyer contre les ordres du maître, l'homme, contre les décrets des despotes. En tout temps, à tout âge, l'homme résiste à l'arbitraire et réclame la liberté.

Ah! si l'on savait se mettre à la portée de l'enfant, si l'on savait l'intéresser, l'entraîner dans une série d'études attrayantes, au lieu de la gourmandise, de la contrainte, le résultat serait bien différent. Si au lieu d'études répugnantes, on la menait dans les champs pour étudier les fleurs, les insectes, les oiseaux, tout ce qui frappe ses yeux, tout ce qui excite sa curiosité; si on lui apprenait l'astronomie en face du ciel étoilé; si on ne lui faisait faire un nouveau pas dans le sanctuaire de la science qu'après lui en avoir inspiré le désir, lui en avoir fait sentir l'utilité, je vous le demande, citoyens, aurait-on besoin de contrainte? Non, non, mille fois non! au lieu de pousser l'enfant au travail, il faudrait plutôt réprimer son ardeur.

Mais hélas! pour cela, il faudrait que les professeurs, les parents, tous ceux qui ont influence sur la jeunesse aient dépouillé le vieil homme; se soient débarrassés des préjugés, des manies et des vices que nous devons à des siècles de despotisme et d'esclavage.

Voilà pourquoi, citoyens, sans négliger rien de ce qui a rapport à l'éducation de l'enfant, nous devons surtout nous préoccuper de l'éducation des adultes.

Toute idée de vérité et de justice, bien qu'elle s'est fait jour dans les intelligences, se réalise bientôt dans les faits. L'histoire nous prouve à chaque pas que l'avènement d'une idée nouvelle produit toujours des réformes complètes, radicales, dans les institutions de la société.

Et puis, n'oublions pas que l'éducation se fait d'exemples, non de préceptes. On a beau prêcher les enfants, ils ne font jamais ce qu'on leur dit, mais ce qu'ils voient faire. Pouvons-nous espérer de réformer l'éducation des enfants, si nous ne réformons d'abord ceux qui doivent les guider par leur exemple, plus encore que par leurs leçons?

Quelle éducation peut-on espérer de parents et de maîtres corrompus par de réculées préjugés et par l'influence délétère d'une fausse organisation sociale?

Peuvent-ils former des citoyens, ces prêtres de toutes sectes qui ne savent qu'étouffer la pensée, annihilier la raison?

Peuvent-ils former des citoyens, ces *Darwin*, ces *Tardieu*, serviteurs du pouvoir qui les paie; serviteurs, jusqu'au point de prostituer la science au service de toutes les infamies, de toutes les lâchetés, de tous les crimes; serviteurs, jusqu'au point de signer des certificats de féliciter les sains, d'esprit égaré du pouvoir, et des certificats de bonapartisme en faveur d'un lui furieux, mais qui s'appelle Bonaparte?

Peuvent-ils former des citoyens, ces grandes dames qui abandonnent leurs enfants, loin de tout paternal, aux soins d'une nourrice, pour se livrer sans entraves aux plaisirs futiles des salons?

Peuvent-ils former des citoyens, ces millionnaires dont les enfants, entourés de valets prêts à faire leurs moindres caprices, se croient des êtres supérieurs, parce qu'ils voient les autres leur obéir?

Peuvent-ils former des citoyens, ces riches oisifs qui, ne sachant que faire de leur temps et de leur argent, dépensent l'un et l'autre dans les orgies?

Peuvent-ils former des citoyens, ces prolétaires qui, dédaignant les joies du foyer, ne cherchent qu'à s'étourdir au cabaret?

Et ces malheureux nés dans les bouges du vol et de la prostitution, peuvent-ils devenir autre chose que des gibiers de potence?

Vous le voyez, citoyens, pour élever convenablement l'enfant, il faut d'abord réformer les adultes, et pour réformer ceux-ci, il faut changer avant tout l'ordre politico-économique de la société.

Pour que la réforme sociale passe dans les institutions, il faut qu'elle s'affirme dans les esprits. Mettons la science à la portée des masses, non pas cette science officielle qui s'efforce d'accorder la raison et la foi, le despotisme et la liberté, le passé et l'avenir; non pas cette érudition électorale dont on ne nous berne que trop; mais la science vraie, rigoureuse, mathématique, qui dissipe l'erreur et les préjugés au flambeau de la vérité. Développons chez le peuple le goût des études sérieuses, pour l'arracher des lectures frivoles qui ne servent qu'à l'endormir, à le corrompre. Répandons partout la haine de l'oppression et l'amour de la liberté. Disons bien haut qu'il ne faut plus de chaînes pour l'homme, ni d'entraves pour l'enfant; que chacun doit pouvoir exercer et développer librement toutes les facultés, toutes les aptitudes qu'il a reçues de la nature. Un homme a beau être corrompu par le milieu qui l'entoure, tant qu'il sent en lui de grandes convictions, de généreuses aspirations, il est grand; et s'il joint à cela l'élan et le feu de la jeunesse, il est parfois sublime.

Le jeune homme est toujours généreux; les intrigues de l'intérêt personnel, le souffle énervant de l'égoïsme, ne l'ont pas encore corrompu; bercé par l'espérance, il est toujours prêt au sacrifice; peut-il songer à de mesquins intérêts quand l'avenir s'ouvre radieux devant lui!

Agissons donc sur les adultes, citoyens, si nous voulons que ceux-ci réagissent utilement sur l'enfant; formons des hommes!

Lazare, c'est le peuple; courbé sous le double joug de la misère et de l'ignorance, il souffre, il s'affaisse, il meurt!... Mais qu'une grande doctrine d'égalité, de justice, lui rende un peu d'espoir, et, secouant sa torpeur, nous le verrons renaitre à la vie. A nous, citoyens, à nous de préparer sa résurrection; à nous de lui crier comme le Christ: LAZARE, LEVE-TOI!...

Nous vivons à une époque de transition: les institutions du passé s'écroulent, et l'on voit poindre déjà l'aurore de l'avenir. A nous de jeter à tous les vents l'idée nouvelle, à nous de répandre la semence que nos

filles verront fructifier. Soyons les pionniers de l'avenir! Pour cette noble tâche, soyons prêts à tous les sacrifices, et s'il le faut, à tous les martyres; en avant!... Et nos fils nous béniront!.....

**Le Capital et les Capitalistes.**

**1re SECTION.**

Démontrer aux producteurs que la division du travail et l'introduction des machines dans l'industrie, quoique, constituant un progrès réel pour l'augmentation de la richesse sociale, leur sont funestes, c'est complètement oiseux. Ils s'en sont aperçus les premiers. Témoin les nombreuses révoltes qui ont eu lieu à presque chaque fois qu'on a introduit dans leurs ateliers une machine nouvelle.

Leur faire comprendre que les machines, comme tous les autres progrès dans l'industrie leur sont funestes, parce qu'au lieu d'être établies au profit des travailleurs, elles fonctionnent dans l'intérêt seul des capitalistes, c'est à moitié fait.

Mais leur démontrer comment il est possible d'avoir des ateliers, des machines, des outils et de la matière première à transformer, choses qui exigent de nombreux et immenses capitaux, en se passant de l'aristocratie du capital, voilà qui est entièrement à faire.

Capital et capitaliste signifient la même chose pour la plupart d'entre eux, et cette confusion nuit à l'élimination du problème.

Or, ce qu'il est d'abord urgent d'établir, c'est que tout socialiste qui lance l'anathème au capital, fait une fausse manœuvre, puisqu'on ne peut rien faire sans lui. Car tout est capital dans ce qui sert à la production. Jusqu'à l'habileté, au savoir même de l'ouvrier qui travaille.

Ce qu'on veut proscrire, ce n'est donc pas le capital, mais ses abus; ses abus qui, par l'intermédiaire d'une aristocratie parasitaire, appauvrissent le producteur et causent souvent la débâcle d'une nation entière.

Ainsi, attaquer le capital, tenons nous le bien pour dit, c'est plus qu'inutile, c'est bête. Lui arracher les dents, comme on disait en 1848, c'est-à-dire empêcher un homme, quelque riche qu'il soit, de maîtriser le crédit public, et d'enrayer la production en la rendant rare et chère, sur la place, voilà le premier pas.

Subalterner le capital à la production, et n'en faire que le serviteur du travail, voilà le but à atteindre; mais aussi, voilà le difficile.

Ce n'est pas que la difficulté soit dans les faits à accomplir. — Rien ne serait plus aisé et plus vite fait si l'on voulait, mais on ne veut pas. — Et quand je dis qu'on ne veut pas, cela s'entend des gouvernants, des politiciens, et des détenteurs des capitaux.

La plupart des gouvernants et des politiciens ne le veulent pas, parce qu'ils jouent, spéculent et bénéficient sur les oscillations des valeurs cotées à la bourse. — Les fortunes scandaleuses réalisées par les hommes politiques au pouvoir dans tous les pays, en sont la preuve indéniable. Ce n'est pas en faisant des économies sur leurs appointements, mais par des tripotages de bourse, des primes, des pots-de-vin, par toutes sortes de moyens non avouables, dans des entreprises malhonnêtes, dans des affaires financières véreuses, qu'ils ont acquis leurs richesses. Et certes, ils ne sont pas prêts à y renoncer.

Quant aux riches capitalistes, comme ils sont et seront les maîtres de l'Europe, aussi longtemps que la République sociale n'y sera pas établie, il n'y a pas de danger qu'ils demandent à changer quoique ce soit à un système politique qui leur est si profitable.

Ne sont-ils pas, comme Fa fort bien dit Toussenot, les Rois de l'époque? Si la guerre éclate entre deux nations, n'interviennent-ils pas pour jouer le rôle de la vieille providence? Celle des deux nations qui a besoin d'argent pour s'armer et se munitionner ne s'adresse-t-elle pas à eux? et ne présentent-ils pas de préférence à celle qui leur offre le plus de sécurité et les plus gros bénéfices, vint-elle même ravager le pays qu'ils habitent?

Les capitalistes n'ont jamais été et ne seront jamais d'aucun pays; s'ils ne sont des exceptions. Dans l'antiquité, ceux de Carthage prêtèrent, dit-on, de l'argent aux Romains pour envahir leur patrie, par esprit de lucre, et avec l'espoir d'en être épargnés, pour prix de leurs services rendus à l'ennemi; ceux de France en prêtèrent demain aux étrangers qui s'approprièrent à genoux contre elle.

Ils pourront en prêter aux deux nations également, dira-t-on, mais ils pourront favoriser l'une plus que l'autre; et comme l'argent est le nerf de la guerre, et que celui à qui on l'a refusé, ou à qui il ne sera éte prêt le moins, sera placé dans une position plus désavantageuse, en supposant qu'il ne soit pas battu, sa victoire lui aura coûté plus de temps et plus d'hommes.

En présence d'une aristocratie maîtresse des moyens d'action, non seulement dans l'industrie, mais encore dans la guerre, les peuples ne sont plus les arbitres de leurs destinées. Les capitalistes sont tout et ils sont convaincus que rien n'est plus légitime.

Ainsi les travailleurs n'ont donc rien de favorable à attendre ni des gouvernements, ni des politiciens, ni de l'aristocratie du capital: il faut qu'ils en prennent leur parti, et s'émancipent eux-mêmes.

C'est ici que la question a besoin d'éclaircissement. Que les ouvriers ne travaillent plus pour en enrichir d'autres qu'eux-mêmes: c'est juste! — Mais faute de capitaux pour entreprendre quoi que ce soit à leur compte: — Comment feront-ils pour travailler ailleurs que chez eux qui les salarient? — Qui leur fournira les instruments de travail et la matière à façonner?

S'il n'y a plus d'exploiteurs ni d'exploités, il n'y aura probablement plus d'ateliers comme aujourd'hui. — Qu'y aura-t-il à la place! — Oh! les travailleurs devront-ils aller pour s'occuper?

En supposant qu'on leur indique un centre de production quelconque. — Comment! — Pour qui? — Et à quelles conditions y travailleront-ils?

Voulez que les producteurs doivent savoir, s'ils ne veulent pas que leurs tentatives d'émancipation soient encore longtemps stériles.

Comment les travailleurs pourront-ils produire désormais la richesse, s'il n'y a plus de patrons pour les occuper dans leurs ateliers? C'est bien simple: — Dans les centres sociaux de production dirigés par des hommes de leur choix et dont les fonctions dirigeantes devront être essentiellement temporaires.

Comment la richesse sera-t-elle distribuée, lorsqu'elle aura été produite sans le concours des capitalistes? — Au prorata mathématiquement déterminé à l'avance des travaux que chacun aura faits.

Quelle loi présidera à sa distribution? — Celle de la plus stricte égalité.

Maintenant, comment arriver à cette manifestation socialiste du travail, par où commencer? — En suivant tout simplement cet embryon de constitution socialiste que je vais transcrire et qu'aucun loi existante ne proscribit ni ne condamne; sauf à modifier, à réformer et même à refondre cette constitution à mesure que les progrès et les besoins de la société nouvelle l'exigeront.

**Article 1er.**

Il est établi une fédération entre tous les travailleurs.

**Article 2.**

Le but de cette fédération, (composée d'autant d'individus, de groupes et de sections que peuvent le nécessiter la diversité des industries et l'éloignement des lieux d'habitation), est:

- 1 — D'établir l'union entre tous les travailleurs des Etats-Unis et plus tard du monde entier.
- 2 — D'organiser au moyen de journaux et d'imprimeries, une propagande active parmi eux.
- 3 — De leur fournir la facilité d'acheter au prix de gros toutes les marchandises dont ils ont besoin dans les différents magasins qui seront établis sur les divers points du territoire.
- 4 — De créer des centres de production au point de la consommation de n'importe quel article sera assez considérable pour en alimenter la quotidienne fabrication.
- 5 — De les soustraire aux partis politiques qui, sous prétexte de défendre leurs droits, les dupent et font litière de leur émancipation. — De les intéresser à leur cause, la seule importante et la seule vraie.
- 6 — De se rendre maîtres partout des nominations aux fonctions sociales qui se font par le suffrage, afin d'assurer leur liberté d'action; et de ne les décerner temporairement et sous condition qu'aux leurs, et qu'à ceux encore qui ont donné des preuves réitérées de leur dévouement à la cause du travail.
- 7 — De créer une caisse fédérale.
- 8 — De l'alimenter au moyen d'une imposition par tête, dont le montant devra être fixé par un comité fédéral ad hoc élu par tous les membres des sections ou composé d'un ou de plusieurs membres des comités sectionnels, qui eux-mêmes, sont pris et renouvelés à tour de rôle tous les six mois.

C'est un système, dira-t-on, et un système qui mène au collectivisme d'abord et ensuite à la communauté, par conséquent qui annihile la liberté de l'individu.

**Examinons:**

Quant à être un système, nul socialiste n'en peut avoir, par la simple raison qu'il est partisan du progrès, et qu'il est indubitable que ce qui est bien aujourd'hui ne répondra pas au mieux que demain voudra, et qu'il sera en droit d'exiger.

Cela ne peut pas conduire davantage au communisme, vu que le travail, qui n'est que l'application des facultés physiques et intellectuelles au façonnement

d'un objet quelconque, est tout ce qu'il y a de plus personnel, de plus individuel; et qu'en rétribuant chacun selon son travail fait ou ses services rendus, on laisse l'individu complètement maître du choix de son travail, et de l'usage de la rétribution qu'il en a reçue. Fût-il seul de son avis, en ce qui concerne ses manifestations personnelles, nul ne peut l'opprimer, lui faire faire ce qu'il ne veut pas; comme lui ne peut faire faire aux autres ce qui est injuste et à son seul profit.

Il n'y a donc pas de communisme, mais il n'y a pas non plus d'individualisme absolu. Car en laissant à chacun son entière liberté d'action et la libre disposition de la rémunération de ses efforts, il est indispensable que les instruments de travail, tels que terre, ateliers, machines, outils, matière même à façonner, soient mis à la disposition et sous la responsabilité de chacun de ceux dont la fonction est d'en user.

De plus nous devons déclarer hautement et sans réticence aucune, que le travailleur ne peut avoir en toute propriété sur la matière qu'on lui a donnée à façonner, que la valeur qu'il a ajoutée par son travail à l'objet, et non l'objet lui-même.

Cela permet, pour peu qu'on y réfléchisse, de transformer le commerce et de livrer les objets à prix de coût aux consommateurs; excepté ceux provenant d'un monopole naturel, ce qui est assez rare; ou ceux provenant des qualités productives du globe, qui n'ont coûté aucun effort humain, quand il n'y en a pas assez pour satisfaire à toutes les demandes; surplus dont la société doit user pour couvrir ses dépenses générales en remplacement de l'impôt.

Pour ce monopole naturel dont j'ai parlé incidemment et qui ne sera probablement payé qu'aux inventeurs et aux artistes hors ligne, il y aura peut-être matière à chicaner. — Pourquoi? — Cela en vaudra-t-il la peine? — Qu'est-ce que cela peut faire à la société qu'un de ses enfants, parce qu'il l'aura dotée d'une invention qui décuple sa richesse, soit largement rétribué? — Rien, car il n'y a pas là flagrante injustice. — Ce qu'il importe à la société, c'est que l'argent donné à un homme, ne lui soit pas donné pour rien, et qu'il ne puisse s'en servir ensuite pour faire la hausse ou la baisse, pour maîtriser le crédit public.

Le capital servant à la reproduction de la richesse générale, n'étant plus le prêt de quelques individus, mais une réalité appartenant à la société qui en use pour enrichir gratuitement et mutuellement le travail, ses abus disparaissent.

L'ouvrier a tout le fruit de son travail. Sa plus grande absence lui permet de donner plus de temps à son instruction. Libre de penser et d'agir comme il veut, de travailler quand il veut, pour se manifester, il ne dépend plus que de lui-même. Et de tyrannique qu'il était pour le travailleur, quand il ne se prêtait que pour le bénéfice d'un seul, le capital devient son serviteur le plus cher et le plus dévoué.

**Une Réception de la Première Section.**

L'Union républicaine pose à tout récipiendaire quatre questions auxquelles il doit répondre par écrit. Voici la réponse d'un membre nouvellement reçu à la première section.

**Première réponse:**

Quelle sont les devoirs d'un républicain envers l'humanité?

S'il est une chose dont un républicain doit être pénétré avant tout, c'est l'idée du devoir. L'époque que nous traversons est, en effet, pour nous, une époque militante. Nous avons, nous les fils de la civilisation nouvelle, à effacer partout les traces de l'absolutisme monarchique et théocratique. Et le meilleur de nos titres, le plus fort de nos appuis dans cette lutte contre les éléments du passé, n'est-ce pas l'accomplissement de tous nos devoirs? C'est par là seulement que nous nous montrons dignes de la possession et du gouvernement de nous-mêmes, en prouvant que nous savons, dès à présent pratiquer tous les devoirs de l'homme, et nous acquitter de toutes nos charges civiles et politiques.

Faire de tous ces devoirs une analyse complète, serait une tâche trop ardue et trop longue, malgré tout le plaisir qu'il y aurait à développer le thème magnifique contenu dans ce mot de notre devise: *Fraternité!*

Et cette devise elle-même, belle comme tout ce qui est simple, comme tout ce qui est vrai, nous donne la meilleure classification du rapide aperçu auquel nous devons nous borner.

La FRATERNITE s'adresse à l'homme privé;

L'EQUALITE, au membre de la Société;

La LIBERTE, au citoyen de l'Etat.

1. Il ne suffit pas à l'homme privé d'être un honnête homme. N'avoir rien à démêler avec le code pénal est quelque chose, mais c'est loin d'être tout.

L'homme qui respecte toutes les lois, qui, par son travail quotidien pourvoit aux besoins de tous les

iens, sauvegardant par là même son indépendance et sa dignité; l'homme qui a donné à ses enfants l'instruction et l'éducation nécessaires pour faire d'eux de bons et utiles citoyens, cet homme-là n'a pas encore accompli toute sa tâche.

Il est un deus qui l'homme de cœur, — l'ai dit le républicain, — doit combattre de toutes ses forces : ce deus a nom la misère. Il n'est pas donné à tout le monde d'être un Vincent de Paul, mais chacun doit venir en aide au malheureux. D'ailleurs, la charité, telle que la comprend la société actuelle, ne peut pas être admise par la société républicaine. A nous, citoyens, de dégrader ce mot de toutes les acceptions humiliantes qu'on lui a données.

La vie est une bataille où l'on ne doit pas abandonner les blessés. Que les soldats valides prennent leur part du fardeau; si tous se mettent à l'œuvre, la tâche sera bien moins lourde pour chacun, et nous arriverons tous ensemble au but commun, réalisant par l'association le problème de la vie pour tous.

Et derrière les faiseurs d'aumônes : la part de l'infirme, de l'invalidé, de la veuve et de l'orphelin, cette part est sacrée, ils y ont droit. Proclamons comme un de nos premiers devoirs cette solidarité de tous les fils de la grande famille humaine.

2. Si la Fraternité assure à tous la vie matérielle, c'est l'Égalité qui assure à chacun la vie sociale. La recherche de l'Égalité est un problème de tous les temps; beaucoup d'esprits, et des plus nobles, se sont voués à sa solution, et l'ont trouvée dans l'égalité des conditions. Mais cette égalité est incompatible avec l'état actuel de la société, et ne pourra être réalisée que par un changement radical dans les conditions d'existence de cette même société. Ce changement, c'est la tâche de notre siècle, c'est le but de la révolution prochaine, qui va tous les jours, rassemblant les éléments de son œuvre, recrutant ses partisans, et qu'il nous sera peut-être donné de voir dans son complet épanouissement.

Examinons les devoirs du citoyen envers le groupe social, groupe réél, bien entendu, par des lois républicaines, et où tous les principes de la démocratie sont admis et mis en vigueur. Cette société repose évidemment sur l'égalité du droit des citoyens à tous les avantages sociaux : égalité du droit à l'instruction, au travail, à la gestion et à la surveillance des intérêts communs. Mais en retour le citoyen doit participer également au fonctionnement social, et cela dans la proportion équitable de ses forces. La société donnant également à tous les citoyens les moyens de développer leurs facultés, si l'un d'eux est doué d'aptitudes qui lui permettent d'acquiescer une certaine supériorité intellectuelle, il ne doit pas tout rapporter à lui-même, mais penser qu'ayant reçu davantage de la nature, il doit contribuer pour une plus forte part au fonctionnement normal et au perfectionnement de cette même nature. C'est en réalité un impôt proportionnel d'activité que chaque citoyen doit payer selon ses forces et ses aptitudes.

3. Ce que nous venons de dire de l'homme social s'applique également à l'homme politique : Son plus grand devoir est de faire en tout temps acte de vie.

Les Grecs appelaient *idées*, d'où nous avons tiré l'injure idiot, l'homme qui se bornait à veiller à ses intérêts privés, sans s'occuper de ses autres devoirs.

Et cette quasi-mort politique, vous savez trop, citoyens, à quelles conséquences elle entraîne une nation.

Depuis dix-huit ans, la France a fait abdication d'elle-même, et aujourd'hui, il faut réapprendre aux enfants de 89 ce que c'est que la liberté, leur faire épeler de nouveau la déclaration des droits de l'homme; leur répéter que le citoyen ne relève que des lois et de sa conscience; qu'ils n'ont pas été créés pour être un troupeau, mais pour être les unités du grand nombre universel; que le temps est passé du fétichisme monarchique, qui permet à un seul être parasite d'absorber le plus clair de la substance d'une nation et d'entraver la marche du progrès.

Hélas! il faut plus encore; il faut que ceux qui ont conservé la foi fassent le sacrifice de leur liberté et de leur vie, afin que le fer de leur chaîne et les gouttes de leur sang, frappant au visage cette société inerte, il se produise parmi tant de cœurs engourdis, une secousse galvanique.

Citoyens, s'il est un devoir sacré pour des républicains, c'est de maintenir constamment vivante et active la liberté; c'est d'être en tout temps sur la brèche, afin que le moment d'oubli n'arrive jamais, où l'ennemi pourrait nous mettre le pied sur la tête et nous imposer cette honte de comparaître devant les nations, les mains vides du dépôt que nous avaient confié les générations précédentes.

A cette heure solennelle où la France,

Elle aussi, du passé, semble se souvenir,

rappelons un de nos premiers devoirs, l'Exemple.

C'est pour remplir ce devoir que vous avez fondé, au milieu d'une république, cette Union républicaine.

Vous avez fait appel à tous, et en particulier à ceux qui sentent couler dans leurs veines un peu du sang des héros de la Bastille et de Valmy, et pourquoi donc? sinon pour attester votre existence;

Pour propager parmi tous les socialistes, et surtout au dehors, les doctrines de l'avenir;

Pour protester contre l'engourdissement et l'aviilissement de tant de nos frères.

Que sont les paroles de vos orateurs? Des leçons.

Que sont les actes de votre société? Des exemples.

Vous avez compris que ce n'est pas assez d'avoir entre les mains la semence, mais qu'il faut encore la répandre; heureux si les vents en portent quelque chose à nos amis de la vieille Europe!

Et c'est pour m'acquitter, aussi de ce devoir que je vous demande de m'admettre, si vous m'en jugez digne, au nombre de vos membres actifs.

#### Deuxième question :

Croyez-vous à l'amélioration de la société par le gouvernement républicain, ou pensez-vous que la forme du gouvernement soit indifférente à la marche du progrès?

" Il n'est pas bon que l'homme soit seul, " a dit Moïse.

Ce qui est vrai pour l'homme, l'est aussi pour chaque classe de la société.

L'histoire prouve surabondamment la justesse de cet aphorisme, et voilà pourquoi l'idée moderne, réunissant tous les enseignements du passé, a proclamé l'état de république le seul capable de conduire sûrement les sociétés au but de toutes les aspirations : le progrès.

L'isolement de l'homme ou de la classe qui entreprend de diriger une nation crée nécessairement une divergence d'intérêts entre les gouvernants et les gouvernés.

Divergence, ou plutôt antagonisme.

Le génie étant rare, et la vertu plus rare encore, il faut que l'homme sur qui se repose une société tout entière, tire d'ailleurs que de lui-même la force nécessaire pour accomplir son œuvre. Il lui faut non seulement toute la force matérielle, mais encore toute la force morale de la nation qu'il conduit; et tout le mouvement intellectuel, toute la prospérité matérielle des gouvernés, ne peuvent aboutir qu'à un résultat que suit en tirant un homme nécessairement imparfait, trop souvent même mauvais.

Les effets de l'oligarchie sont les mêmes, car la classe privilégiée arrive très vite à considérer comme sa propriété ce qui n'est qu'un dépôt. L'usage de la puissance l'amène à ne reconnaître en toute chose d'autre volonté que la sienne, et à la tyrannie politique s'ajoute la tyrannie sociale.

Quant à la monarchie constitutionnelle, sa définition même la condamne. Un roi qui règne et ne gouverne pas, est un être neutre et par conséquent parasite; un rouage coûteux, inutile, sinon nuisible. — Si, en effet, il fait acte d'individualité, il détruit le fondement même du système. S'il se borne à son rôle d'exécuteur des volontés de la nation, combien de citoyens peuvent, à plus d'un titre, le remplacer, et à moins de frais. Cette forme de gouvernement n'est donc qu'un compromis entre les idées du présent et les superstitions du passé : c'est la présidence héréditaire, la comédie de la royauté et le mensonge de la république.

La lutte de l'humanité contre les inerties de la nature est assez pénible pour que la société ne s'impose pas ces charges inutiles et ne se prive du concours de personne; et l'organisation politique et sociale qui permet, qui impose même à chacun de remuer sa pierre ou son grain de sable est encore la meilleure.

#### Troisième question.

Croyez-vous qu'on puisse sacrifier ou même engager les droits des générations à venir par des décisions absolues?

Si le monde pouvait se flatter d'avoir trouvé la solution de tous les problèmes; si une sagesse quelconque avait prévu et résolu d'avance toutes les questions qui surgissent quotidiennement sous nos pas, et nous obligent bien souvent à reprendre l'œuvre sociale dans ses fondements, si nous pouvions, nous aussi,

Trouver que tout est bien et que notre œuvre est bon, il ne nous resterait qu'à formuler et graver sur des tables d'airain les principes sauveurs de l'humanité, puis à nous croiser les bras et regarder le monde tourner.

Mais, bien loin de là! Nous nous apercevons tous les jours que le nombre des vérités absolues est fort restreint; que l'évidence d'hier n'est aujourd'hui qu'une absurdité.

Notre travail lui-même nous pousse continuellement

en avant; il nous faut marcher, marcher encore, et par des décisions absolues, nous nous lierions les jambes! Nous rions quelque fois de la myopie de nos devanciers, et nous apprécierions à rire à nos descendants!

A rire, passe encore! mais nous savons trop ce que coûte de douleurs et de larmes l'enfantement d'une vérité ou la réfutation d'une erreur...

Du reste, penser que (tout en croyant bien faire) nous arrêterions le progrès, c'est de la fatuité. Retarder ce géant dans sa marche, est malheureusement possible; mais si nous ne sommes pas les premiers broyés, ce sont nos enfants que nous dévouons au martyre.

#### Quatrième question.

Croyez-vous à l'égalité de tous les hommes, sans distinction de race ou de religion?

Tous les hommes ayant à supporter les charges de la société, tous doivent participer également aux droits et aux avantages qu'elle procure.

Pour rétribuer l'ouvrier, ce n'est ni le sexe, ni la couleur de la peau qu'il faut considérer, c'est la tâche accomplie.

Quant à la question de religion, la conscience est chose sacrée; nul ne peut s'immiscer dans ce fort intérieur; mais aussi nul n'a droit d'imposer au prochain ses croyances ou les cérémonies de son culte.

Nous recevons de la section de Saint-Louis le morceau de poésie ci-dessous.

Nous nous empressons de l'insérer, quoique notre Bulletin ne soit pas destiné à publier des œuvres poétiques.

Nous profitons de l'occasion pour avertir nos correspondants que nous sommes maintenant en mesure de publier des brochures à prix coûtant pour tout ce qui concerne la propagande républicaine et sociale. Cela nous permettra de publier des travaux qui, pour une cause quelconque, ne pourraient trouver place dans le Bulletin.

Les sections ou les citoyens qui désireraient avoir leurs travaux publiés en brochure, sont donc priés de s'adresser aux bureaux du Bulletin.

#### Le Cauchemar de Bonaparte.

Où, pour mieux amuser la haute valetaille,  
Qui te fit dans Paris gagner une bataille,  
Tu peux bien restaurer aux fêtes de la cour  
Les plaisirs et les jeux qu'aimait la Pompadour,  
Exiger que chacun qui vient aux Tuileries  
Soit de la tête aux pieds couvert de broderies,  
Et dans ton beau palais, hanté par des félons,  
Poker gaiement le soir au son des violons!  
Impudent histrion! Tu peux bénir la chance  
Qui mit à ta merci la malheureuse France;  
Mais ne viens pas te dire, en style officiel,  
L'agent immaculé des volontés du ciel.  
Dans ton intimité mette la Providence  
Serait montrer assez jusqu'où va ta démenée,  
S'il n'existait d'ailleurs de très bonnes raisons  
Te donnant droit d'asile aux Petites-Maisons.

Faut-il donc s'étonner, dans les frénésies,  
Tu manifestes tant d'étranges fantaisies?  
Tu vises à l'éclat, au faste, à la grandeur,  
Et tu ne cesses d'être un grotesque empereur.  
Epris d'un sot amour pour les vieilles détroques  
Que laisseront les rois de toutes les époques,  
Tu mets en honneur le pourpoint de satin  
Qu'égalait Louis Quinze auprès de sa catin.  
Peu fait pour te parer de palmes immortelles,  
Tu te contentes d'être un César en dentelles.  
Mais tandis que tu crois, qu'à tes caprices vains,  
Ses sujets sont toujours prêts à battre des mains,  
Sais-tu ce qui se dit au sein de ton empire?  
C'est que jamais Français ne vit un règne pire.  
Tous l'attestent, hors ceux qui feignent ne pas voir,  
Et qui sont engraisés à l'auge du Pouvoir;  
Gens au front rayonnant, à la face vermeille,  
Crépus du lendemain, mendiant de la veille.  
Oh! ceux-là, j'en conviens, chantent joyeusement  
Domine salvem fac pour ton gouvernement.

Les plus vils, selon moi, de cette tourbe infame,  
Sont ces plats écrivains qui l'ont vendu leur âme;  
Ces auteurs affamés, mercenaires esprits,  
Dont l'or de la cassette inspire les écrits;  
Qui, se montrant pour toi d'un ardeur sans égale,  
Pour te louer à l'aise, ont refait la morale.  
Qu'importe que ces nains te dressent des autels  
Ils ont beau t'élever au rang des immortels,  
Tu n'auras jamais droit à d'autre apothéose

Qu'à celle qu'on verra dans leurs vers ou leur prose.  
Pour tes faits, qu'ils soient vieux, ou bien qu'ils soient

récents,  
La corde conviendrait bien mieux qu'un pur encens.  
Règne donc sur ceux-là qui, désirant un maître,  
Un jour, faute de mieux, acclamèrent un traître,  
Un lâche usurpateur issu d'un guet-à-pens,  
Efronté protecteur des plus grands chenapans.  
Dis que tu dois ton trône à des vœux unanimes,  
Tu n'effaçeras pas la tache de tes crimes.  
Toi, qui fais consister ton rôle de Sauveur,  
A proscrire celui qui porte un noble cœur;  
A faire refluer, au moyen de la bande  
Que le fougueux Venillot cathéchise et commande,  
L'amour de l'ignorance et de l'abjection;  
Faire à chaque foyer assier un espion;  
Etreindre la culle avec des pasquinades,  
Et montrer aux soldats ton goût pour les parades.

Ton rêve le plus cher, l'objet de tes desirs,  
C'est, pendant qu'il est temps, d'accroître tes plaisirs.  
Ils sont pour ton bonheur, bien qu'ils s'offrent en foule,  
Comme une faible digue au torrent qui s'écoule,  
Et qui, pour un instant, trop fougueux dans son cours,  
Produit d'un accident, disparaît pour toujours.  
C'est bien, amuse-toi, la France est ta conquête!  
Qui peut tout, peut jouir chaque jour d'une fête.  
Le temps fuit, eh bien, profite du moment,  
Où ton étoile encor scintille au firmament.  
On dit que, dans ta foi, tu crois permanente,  
Mais on la voit déjà s'éteindre et, vacillante,  
Faire entrevoir à tous le signe précurseur  
Du jour qui va bientôt te frapper de stupeur.

Mais comme tu n'es point d'une pâte divine,  
Qu'on n'est pas os et chair sans être un peu machine,  
Lorsque la lassitude et la satiété  
Impriment à ton œil un regard hébété,  
T'invièrent à gagner ta nocturne retraite;  
Quand fêchit l'édrodon sous le poids de la tête,  
Savoures-tu soudain ou sommeil précieux  
Que l'homme jette sent comme un baume des cieux?  
Non! tu deviens la proie de remords qui t'accable;  
Le paisible sommeil n'est point pour le coupable.  
Dieu, pour te châtier, dans une vision,  
Suscite de soldats toute une légion;  
Non point tels que les tiens, qui pour raisons connues,  
T'accablent de vivats le long des avenues;

Mais les spectres sanglants des soldats de la loi,  
Que par ton ordre, un jour, assassinai Leroy.  
L'Autheur trois fois divin de l'humaine Justice,  
A voulu que par eux commençât ton supplice.  
Chaque nuit se produit la même illusion.  
Des instruments rouillés de l'Inquisition,  
Leurs bras sans chair se sont armés pour tes tortures;  
Ils vengent tour à tour toutes tes forfaitures,  
Par des moyens nouveaux et des raffinements  
Qui resteront toujours inconnus aux vivants.  
Quand ils ont sur tes os émus plus d'un sabre,  
Une moitié se livre à la danse macabre;  
L'autre écrit sur les murs, avec ton sang, les noms  
De tes hideux suppôts, tes faux compagnons;  
De ces hommes fameux par tant d'ignominies,  
Tous marqués pour bientôt te suivre aux géminies,  
Dans ces lieux où l'on voit les plus obscurs brigands,  
Enchaînés côte-à-côte aux plus cruels tyrans.

Mais quel spectacle encor devant toi se prépare!  
Pour qui cet appareil qui semble si bizarre,  
Cette cage où Carter enfermait ses lions!  
" Pour vous, sire, entrez-y, nous vous en supplions."  
Ah! toi qui te croyais le plus grand de l'Europe,  
Comment te trouves-tu, réponds, dans cette échoppe?  
Dans quelle abjection tombe ta Majesté!  
Mais pour grandir il faut un peu d'adversité.  
Ainsi qu'un vil métal s'épure par la flamme,  
Au creuset du malheur va s'affermir ton âme;  
Tu pourras mieux ainsi, privé de tes splendeurs,  
Rêver sur le néant des humaines grandeurs.  
Vois si, quand de son cœur l'espérance est ravie,  
Le stoïque Caton, en s'arrachant la vie,  
Augmente encor sa gloire, et si Socrate eut tort  
De se soumettre aux dieux, en attendant la mort.  
Quel sort inattendu!... la cage de l'hyène  
Pour toi s'est transformée en une Sainte-Hélène!

Tandis qu'enfantant par cette vision  
Qui torture ses sens et confond sa raison,  
Tout à coup il se voit entouré de ses frères,  
Malfauteurs couronnés, instruits tardivement  
Que le crime jamais n'échappe au châtement.  
En face de la loge où chacun se lamente,  
Un tribun populaire ainsi les complimente:  
" Vous qui n'avez connu que le droit du plus fort,  
Tyrans, vous êtes tous dignes du même sort!  
Les peuples de l'Europe, en un jour de colère,  
Enfin de leurs malheurs, ont voulu dire Père;

Et, le ciel les aidant, ils vous ont tous fait voir  
Qu'eux aussi dans leurs mains possèdent un pouvoir.  
Ils ne laisseront point décider par quelqu'autre  
S'il est aussi divin et juste que le vôtre.  
Vous aurez à subir la peine du talion.  
Hâtez-vous d'implorer son auguste clémence.  
Et ce palais d'un roi qu'on appelle lion,  
Jusqu'au suprême instant de votre dernière heure  
Vous sera garanti comme votre demeure.  
Si de Péternité prêts à franchir le seuil,  
Quelque réflexion peut dompter votre orgueil;  
Si vous croyez qu'un Dieu punit et récompense,  
Hâtez-vous d'implorer son auguste clémence.  
Le peuple qui, toujours, quelque fût son courroux,  
A prouvé qu'il était moins inhumain que vous,  
Daigne vous accorder une faveur unique;  
Il veut que vous puissiez, mais en place publique;  
Aussi, comme à travers ces barreaux protecteurs,  
Recevoir les regrets de vos adulateurs;

Il dit. Une lueur qui perce les ténèbres  
Vient soudain disperser ces images funèbres,  
Et par degrés, le jour gagnant l'appartement,  
Fait cesser ce prestige ou cet enchantement.

Ainsi le veut l'auteur de la loi naturelle,  
Loin gravée en nos cœurs pour la rendre éternelle.  
Lorsqu'un mortel l'enfreint, dans sa prochaine nuit,  
Le Dieu vengeur déjà l'assied et le poursuit  
Et lui souffle un poison dont l'affreuse amertume  
Dans ses prospérités lentement le consume.  
C'est ainsi que souvent il venge un attentat.  
D'un vulgaire assassin ou d'un vil potentat.

Et toi qu'il m'est donné de peindre dans ta chambre,  
As-tu bien repensé, criminel de Décembre?  
D'où vient que je te vois un visage abattu?  
Tu parais ce matin sans force et sans vertu.  
Qui jamais eût prévu que ta mâle énergie  
T'aurait laissé tomber dans cette léthargie?  
Dans ton intérieur qu'est-il donc survenu?  
Ah! de ton mal caché le secret m'est connu:  
D'un cauchemar sans fin, l'affreuse tyrannie,  
A transformé ta couche en un lit d'agonie.  
La crainte d'éprouver quelque sanglant affront,  
La peur qu'un assassin ne découvre ton front,  
Le bruit sourd et lointain d'une horrible tempête,  
Viennent toujours troubler tes plus beaux jours de fête.

Si, jaloux de passer à la postérité,  
Il manquait à ton nom un titre respecté,  
Dont la gloire immortelle eût grandi d'âge en âge,  
Au lieu de te donner un empire en partage,  
A l'aide de moyens qu'eût repoussé Néron,  
Qui n'au-tu pas plutôt imité Washington!  
Washington, surnommé Père de la patrie,  
Dont rien ne peut ternir la mémoire chérie!  
Les enfants qui naîtront aux siècles à venir,  
De leur mère apprendront qu'ils doivent le bémol!  
Sa gloire, rayonnant à travers tous les âges,  
Il sera vénéral des héros et des sages.  
Et son plus juste titre à l'immortalité,  
C'est que son beau pays lui doit la liberté.

Et toi, tant qu'on-ci-bas, de perverses maximes,  
N'auront pas confondu les vertus et les crimes,  
Tu ne peux espérer de voir vivre ton nom,  
Que comme objet d'horreur et d'exécration.

Union Républicaine de Langue Française.

CENTRE DE NEW-YORK.

Dans une séance générale extraordinaire tenue le 22 avril, l'Union républicaine de New-York (sections réunies), a voté l'adresse suivante, au sujet du plébiscite.

Copie en a été envoyée immédiatement aux principaux journaux républicains de France.

Les Membres de l'Union républicaine de New-York, aux Citoyens français;

Frères et Concitoyens,

L'empire vous tend un piège...  
Sentant le sol crouler sous ses pieds, il cherche, par une dernière manœuvre, à consolider le pouvoir personnel, tout en feignant de se retremper dans un vote national.

Le plébiscite qui va vous être soumis est la consécration la plus éclatante du vote néfaste qui a infligé l'empire à la France.

La dynastie des Bonaparte n'abdique pas, n'abdicquera jamais de son plein gré.

L'empire a beau feindre de se laisser arracher, lambeau par lambeau, quelques concessions illusoire, la pensée dirigeante, la pensée unique est là : c'est le règne du despotisme.

Pour nous, véritables républicains, nous ne pouvons

nous dégrader dans ces compromis; ce serait avilir la liberté et le nom sacré de république.

Au nom de vos pères qui ont luté;  
Au nom des martyrs qui ont versé leur sang;  
Au nom des mitrailleurs et des transportés;  
Au nom de vos représentants outragés dans l'exercice de leur mandat par les séides du despote qui leur interdit de discuter la question qui vous est soumise;  
Au nom de la sainte liberté;  
Au nom de la future et prochaine république universelle;

Nous vous adjurons de répondre à ce plébiscite de la seule manière possible, non pas en vous abstenant matériellement, — car il faut que nous nous comptions, — mais en déposant dans l'urne un bulletin blanc.

NI OUI, NI NON!  
La seule réponse que mérite l'empire, c'est qu'on ne lui réponde pas.

Communications.

Chicago, le 14 avril 1870.

Citoyens.

La Société Républicaine de Langue Française de Chicago s'étant réunie dimanche dernier, 10 avril, je vous envoie un extrait du procès-verbal de la séance.

Il est décidé  
Qu'une réunion générale obligatoire aura lieu tous les trois mois, destinée à passer en revue les questions posées dans les réunions précédentes.

Une amende de 25 cents est proposée. Cette proposition rencontre une assez forte opposition et finit par être adoptée.

La première réunion trimestrielle est fixée au 2e dimanche de juin.

Une souscription de 10 cents par mois est ouverte pour acheter un drapeau et couvrir quelques petits frais imprévus.

La section de Chicago est en pleine voie de prospérité; à chaque séance, de nouveaux membres sont admis. Aussitôt après l'élection du nouveau bureau, qui aura lieu en juin, nous pourrions nous occuper sérieusement du but de l'Union Républicaine, et travailler aux moyens d'y arriver.

P. GAGNIARD, sec. cor.

ARTICLE 32 DU REGLEMENT DE LA SECTION DE BOSTON. — Tout nouveau candidat sera tenu de verser \$1.00 le jour de son admission, pour abonnement au Bulletin de l'Union Républicaine.

BONNE AUBAINE POUR L'IMPRIMERIE. — Les citoyens de Newark nous font savoir qu'ils se préparent à célébrer l'anniversaire du 14 Juillet 1789 par un grand pique-nique donné au profit de l'imprimerie du Bulletin. Ils comptent sur le concours des citoyens de New-York.

RÉUNIONS.

A New-York

La première section se réunit le premier et le troisième mercredi de chaque mois, à huit heures du soir, 100, Prince street.

La deuxième section se réunit le second et le quatrième mercredi de chaque mois, à huit heures du soir, à Steuben house, 295 Bowery.

La réunion générale des sections se tient le second dimanche de chaque mois, à neuf heures du matin, à Steuben House, Bowery.

Le Comité chargé de la publication du Bulletin, se renouvellant à tour de rôle, se réunit le premier et le second vendredi de chaque mois, à huit heures du soir, dans les bureaux, 138, Wooster street, où tout ce qui concerne la rédaction et la publication du Bulletin de l'Union Républicaine de Langue Française, doit être adressé.

A Saint-Louis, Mo.

La Section se réunit régulièrement tous les premiers dimanches de chaque mois à 2 heures du soir, à la salle des Druides, coin sud-ouest de Park avenue et de la 7e rue.

CORRESPONDANCES.

Pour tout ce qui concerne la Société de l'Union Républicaine de Langue Française aux Etats-Unis, s'adresser:

A Boston, Mass. — Au citoyen CHAVARR, care of Palmer Bookholder and Co., 162, Washington street.

A Carondelet, Mo. — Au citoyen A. DIEBIX.

A Chicago, Ill. — Aux citoyens A. GARNIER et CLAPIER, 173, Monroe street.

A Keokuk, Iowa. — Au citoyen CHEVILLON.

A Leavenworth, Kansas. — Au citoyen Casimir BOUTIER.

A Newark, N. J. — Au citoyen GOLAY, 165 Walnut street.

A New-York. — Au citoyen D. DEROUY, 43, Wooster street.

A Paterson, N. J. — Au citoyen D. MERRICK et YOUNG.

A Saint-Louis, Mo. — Au citoyen BARRE, 616, Spruce street.

A Topeka, Kansas. — Au citoyen JULES LAMOUR.

Imprimerie sociale, 135 Wooster street, N. Y.